LES
TROIS REGICIDES,
JACQUES CLÉMENT,
RAVAILLAC ET DAMIEN,
AU CLUB DES JACOBINS.

En y entrant, bien peu ils s'étonnerent,
Tout leur plaisoit ; l'horrible bacchanal
Leur retraçoit le séjour infernal.

De l'Imprimerie du Club Jacobiste.
L'An IIe de la Tyrannie.

Cace
FRC
8850
Md W 17727

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

LES
TROIS RÉGICIDES,
JACQUES CLÉMENT,
RAVAILLAC ET DAMIEN,
AU CLUB DES JACOBINS.

Jacques Clément.

ON ne nous a point trompés : je reconnois ces murs antiques, ces cloîtres sombres où le fanatisme faisoit son séjour favori. C'est ici que s'aiguisoient les poignards de la ligue, que s'allumoient les torches de la discorde, lorsque je fus choisi par la providence et par mon prieur pour délivrer la France de son roi fainéant Henri III, qui ne s'occupoit que de ses mignons. Aux cris séditieux et forcenés qui retentissent sous ces voûtes obscures, je vois que les temps bienheureux de la ligue ne sont point chan-

gés, et que la France est toute aussi éclairée, aussi heureuse qu'elle l'étoit de mon temps. Marchons vers cette salle, le bruit et l'affluence qui l'environnent annoncent la présence des nouveaux ligueurs, nos vertueux émules. Vous jouirez du plaisir, et moi de la gloire de voir mon effigie sur l'autel qui décore l'appartement; vous n'avez pas oublié qu'elle y fut placée lors de mon martyr, et que je suis devenu depuis le patron des fanatiques et des régicides.

Damien.

Il est bien question ici de fanatisme! et vous parlez-là comme un moine aussi vain qu'ignorant; vous croyez que, pour avoir tué votre roi, après avoir communié des mains de votre prieur; que pour avoir été poignardé par sa garde, au lieu d'être écartelé comme moi; que pour avoir enfin été déifié par une populace imbécille et féroce, que quelques coquins avoient soulevée, vous êtes digne d'un culte immortel! Vous vous trompez: les temps sont bien changés. On méprise aujourd'hui votre parricide commis par un esprit de fanatisme dont vous n'êtes pas corrigé, et par un zele mal entendu pour

votre religion dont on se moque, et qu'on veut détruire. On n'estime pas davantage celui de notre ami *Ravaillac*, qui partoit à peu près des mêmes principes ; mais ce que vous n'attendiez pas, et dont j'ai droit de me vanter, quoique j'aie assez bêtement manqué mon coup, c'est qu'on fait de mon régicide un cas tout particulier. Nos nouveaux ligueurs m'ont trouvé digne d'eux et de leur morale. Je ne puis en douter ; car mon neveu, le petit *Roberspierre*, siege parmi les représentans de la nation, et s'y voit honoré. Le grand *Lanusse*, que la mort a enlevé à l'assemblée, m'a dit qu'il étoit bien sot, mais qu'il rachetoit ce petit défaut par un grand fonds de coquinerie. Entrons, nous le trouverons sans doute parmi nos nouveaux ligueurs.

Ravaillac.

Doucement, mes amis ; ce n'est point assez d'être bien scélérats, ni d'assassiner les rois, pour entrer ici ; c'est, à la vérité, une bonne recommandation ; mais il faut en outre un patron qui réponde de vous et de vos mœurs. Mon avis n'est pas de brusquer : faisons-nous connoître, on nous recevra sûrement ;

mais ne nous exposons pas à être assommés de coups de bâton, après avoir été écartelés dans notre premier voyage sur la terre.

Damien.

Je vois que tu es devenu poltron ; mais tranquillise-toi : mon neveu Roberspierre, initié à tous les mysteres de la nouvelle ligue, m'a fait prévenir d'un mot du guet, à l'aide duquel nous entrerons sans danger ; dans le cas où nos faces de réprouvés ne suffiroient pas pour nous faire reconnoître *comme étant du bon parti*, avec ces mots : *point de roi, vive l'assemblée, à la lanterne les aristocrates*, nous pourrons passer et entrer partout.

Jacques Clément.

Comment, il n'est pas ici question de religion, de pape, et des moines ?

Damien.

Fi donc ! ce sont des philosophes qui s'assemblent ici ; ils ne parlent de religion que pour la détruire, du pape que pour s'en moquer, et des moines pour les anéantir.

Jacques Clément.

Oh ! par Saint-Dominique, je ne vous suivrai pas ; je ne veux pas me mêler avec de pareils coquins, qui méprisent le pape, et sur-tout les moines.

Damien.

On a bien raison de dire que ces moines conservent toujours leur petitesse d'esprit et leur ignorance. Entrons, Ravaillac, il nous suivra s'il lui plaît. Mais, que vois-je ? un jeune homme de 16 ans avec l'ordre du Saint-Esprit ; il faut que ce soit quelque prince du sang royal, car on ne le donne de si bonne heure qu'à eux seuls. Cependant il a bien mauvaise mine, il ressemble, ma foi, à ce jeune duc de Chartres que j'ai apperçu à la cour quand j'assassinai Louis XV. Il avoit déjà des inclinations bien perverses et bien crapuleuses, et il promettoit pour l'avenir d'être un grand scélérat. Mon neveu m'a fait dire, par les derniers pendus de Nanci, qu'il étoit le chef des conjurés qui détruisent la monarchie françoise, qu'il les payoit, et dirigeoit leurs opérations avec un sacripant,

nommé *Laclos*, et un archi-coquin nommé *Mirabeau*. Ce jeune homme qui lui ressemble est accompagné de deux artisans, l'un souillé de sang, et l'autre d'une crasse bien noire. Je n'y comprends rien. (*S'adressant à un membre du club des jacobins qui ouvre la porte.*) Monsieur, nous voudrions bien entrer, nous sommes de bons patriotes; je demande à parler à mon neveu, Monsieur Roberspierre.

Le Jacobiste.

Messieurs, quoique nous n'ayons pas l'honneur de vous connoître, vous pouvez entrer, je vais vous conduire près de lui; avec un passe-port comme le vôtre, vous n'avez pas besoin de réception. (*Ils suivent le jacobiste qui les conduit à Roberspierre*).

Damien.

Eh! bon soir, mon cher neveu, je suis ravi de vous trouver en aussi bonne compagnie. Quelle gloire pour moi de voir mon neveu siéger parmi les représentans de la nation! j'arrive pour jouir de votre célébrité et de vos vertus patriotiques. Le diable m'a donné un congé de 24 heures, ainsi qu'à

ces deux Messieurs que je vous présente.

Roberspierre.

Mon oncle, soyez le bien-venu, ainsi que vos compagnons ; j'espere que vous ne serez pas mécontent de votre voyage.

Damien.

J'en suis assuré, mon neveu, puisque je vous ai trouvé si à propos pour m'instruire. N'êtes-vous pas président de cette respectable assemblée ?

Roberspierre.

Non, mon oncle, je ne suis que surveillant, et peu digne encore d'une place aussi importante ; il faut, pour l'obtenir, avoir plus d'esprit et de connoissances que je n'en ai ; il faut sur-tout avoir mieux mérité de la patrie, c'est-à-dire, de l'assemblée, en faisant égorger un grand nombre d'aristocrates, incendier leurs châteaux, soulever le peuple, etc. Je vous expliquerai cela plus en détail ; asseyez-vous près de moi ; en attendant, vous verrez une réception très-agréable. Mais, qui sont vos compagnons de voyage ?

Damien.

Ce sont Messieurs *Jacques Clément* et *Ravaillac*. Je vous ai dit que le diable nous a permis de venir passer 24 heures à Paris pour nous instruire de toutes les belles choses qui s'y font, et lui en rendre compte. Il prend un plaisir extrême à lire les détails de vos travaux, de vos principes et de votre morale, qui s'accordent parfaitement avec les siens; il les trouve très-agréablement développés dans le journal de Paris, l'ami du peuple, etc. qu'on lui envoie tous les jours. Sachant que vous êtes mon neveu, et présumant que vous aurez quelques complaisances pour moi, il m'a chargé de prendre des notes sur toutes vos opérations, d'après lesquelles il prétend régler son empire, et lui donner votre constitution, dont il est émerveillé.

Roberspierre.

Vous pouvez compter sur moi, je serai charmé de contribuer au succès de ses vues patriotiques, et d'apprendre qu'on l'aura nommé le *restaurateur de la liberté de ses états.* (*S'adressant à MM. Jacques Clément et Ravaillac.*) Messieurs, je suis ravi

de faire votre connoissance, prenez place à ma droite, on va procéder à une reception qui vous intéressera.

Ravaillac.

Monsieur, nous sommes très-sensibles à votre accueil obligeant ; nous n'attendions pas moins d'un homme tel que vous ; mais nous sommes un peu étonnés de ce que, malgré le bruit et les cris factieux que nous entendons, nous ne remarquions pas cet heureux esprit de fanatisme qui faisoit tous nos délices et le bonheur de notre temps.

Roberspierre.

Votre observation n'est pas tout-à-fait exacte. Des philosophes comme nous s'occupent peu des affaires de religion ; c'est bon pour le peuple. Nous avons pris un essor plus sublime et plus digne de nous ; nous ressentons tous les feux du *fanatisme* de la liberté, de l'égalité, des droits de l'homme, et de cent autres vertus que vous ne connoissiez pas sous l'empire des despotes qui gouvernoient la France avant nous. C'est nous qui, après en avoir fait l'importante découverte, les avons enseignées à

notre heureuse patrie, et les transmettrons bientôt à tout l'univers, en dépit de ces rois qui ne veulent pas voir en nous des égaux. Mais je vous instruirai plus amplement dans un autre moment ; disposez-vous maintenant à examiner ce qui va se passer. (*On introduit le duc de Chartres entre un boucher et un maréchal ferrant*).

Damien.

Ne me serois-je pas trompé, mon neveu, lorsque j'ai dit à ces Messieurs que ce jeune homme étoit un prince du sang royal ?

Roberspierre.

Non, mon oncle, vous leur avez dit vrai ; c'est le ci-devant duc de Chartres, fils aîné du ci-devant duc d'Orléans, aujourd'hui nommé Philippe le Rouge par les uns, et par d'autres *Cartouche Capet*. Autrefois il étoit le plus riche, le plus courageux, le plus vertueux prince de France ; aujourd'hui c'est le premier patriote et le meilleur citoyen ; il a abjuré toute distinction de rang et de naissance ; et pour donner à la nation un témoignage authentique de ses vertus civiques, il fait aujourd'hui recevoir son fils à

notre club, entre un maréchal et un boucher. Vous voyez qu'il n'y a rien de plus estimable, et qu'une nation gouvernée sur de pareils principes, éclairée par de si dignes exemples, ne peut manquer d'être bientôt la première nation de l'univers.

Damien.

Quoique je sois fort étonné de ce que vous me dites, et que je le comprenne mal, je ne laisse pas d'en être enchanté intérieurement; un sentiment que je ne définis pas bien m'annonce que tout cela doit être admirable. Quel dommage que je n'aie pas vécu quelques années plus tard ! j'aurois pu jouer un grand rôle chez un peuple aussi pur, aussi éclairé qu'est le François. De mon temps il étoit encore barbare : un maudit parlement m'a fait écarteler pour avoir donné un misérable petit coup de couteau à ce paillard de Louis XV. Je vois avec jalousie que, devenus plus sociables, vous applaudissez à mes pareils, et qu'ils parviennent sûrement aux honneurs et à la fortune. Mais je vois votre président se couvrir, il est bien jeune; quel est-il ?

Roberspierre.

C'est M. *Barnave*, le citoyen le plus humain, le plus vertueux de la France ; il est recommandable par cent assassinats et autant d'incendies qu'il a fait commettre et ordonnés ; (car il ne se donne pas la peine de travailler lui-même.) Il a obtenu le surnom de *Néronet* de la part des aristocrates ; mais le peuple, au bien duquel il s'est *sacrifié*, le nomme le pere de la patrie.

Barnave, président.

Illustres citoyens, qui aviez jusqu'ici été séparés par ces ridicules distinctions de la naissance, distinctions indignes de la majesté du peuple François, dont chaque individu est devenu, depuis la conquête de la liberté, l'égal des plus grands princes; dignes soutiens de la grandeur françoise et de la nouvelle république que nous avons fondée ; vous, illustre fils du grand Philippe Capet, dont la figure noble et ouverte annonce les vertus ; vous, citoyen estimable, dont les mains encore teintes de sang, ma couleur favorite, indiquent la noblesse de votre profession ; vous, enfin, dont le visage noirci

est l'emblême de nos cœurs ; vertueux patriotes, vous venez de donner un grand exemple au monde ; l'un par cette noble abnégation qui vous met au niveau du dernier citoyen ; vous autres, par cette généreuse élévation qui naît du sentiment de la liberté dont vous êtes animés : recevez le prix de vos vertus civiques : les honorables membres de cette assemblée vous admettent au rang de leurs freres ; jurez entre mes mains d'être fideles à nos principes, à notre morale, à cette admirable constitution que nous donnons à la France malgré elle, et qui néanmoins fait l'admiration de toute l'Europe ; jurez de ne reconnoître d'autre souverain que la plus auguste assemblée de l'univers, de poursuivre tous les sujets fideles au roi, ces traîtres aristocrates qui sont nos ennemis, qui trouvent mauvais qu'on les dépouille de leurs droits et de leurs propriétés, et sur-tout qu'on détruise la monarchie. Jurez.... (*Ici un grand bruit se fait entendre ; au milieu des applaudissemens, on entend les candidats crier*--- nous jurons. — *Interdits à l'aspect de cette auguste cérémonie, ils se renferment dans un respectueux silence. Le président les*

fait asseoir à sa droite ; alors les comités se réunissent pour les motions et les projets de décrets qu'on doit faire passer à l'assemblée. M. Roberspierre et ses compagnons reprennent leur entretien).

Damien

Je suis émerveillé de toutes les belles choses que je vois. Jamais on n'a rien vu d'aussi grand, d'aussi sublime. Que de vertu, de patriotisme et d'éloquence ! quelle admirable institution ! Il n'y avoit au monde que des avocats françois qui pussent former un si vertueux établissement. Combien les nations étrangeres doivent être étonnées de la gloire et de la prospérité de ma patrie ?

Roberspierre

Rien n'est plus vrai ; de toutes parts nous recevons des félicitations, des adresses de remercîmens. Nos vertus ont fait plus de conquêtes en un an, que les armes des Romains en quatre siecles.

Damien.

Voilà différens grouppes formés ; faites-moi

moi connoître, je vous prie, les illustres personnages qui les composent.

Roberspierre.

Je veux bien vous donner cette satisfaction, mais avant tout il faut quitter le ton équivoque ; et puisque vous desirez sincérement vous instruire dans la science du patriotisme pur, je veux vous initier à nos misteres, et vous dévoiler tous nos moyens. Vos compagnons me paroissent dignes de cette insigne distinction, que nous n'accordons qu'aux vrais patriotes, c'est-à-dire à ceux qui savent faire tout le mal possible, en parlant sans cesse du bien public et de l'amour de la patrie.

Damien.

Vous me rendez justice autant que je vous en rends ; je n'osois vous demander une faveur aussi grande ; mais puisque vous êtes aussi généreux, et d'aussi bonne-foi, je répondrai avec franchise à vos ouvertures, et nos entretiens en seront plus instructifs; d'ailleurs, j'en remplirai mieux ma mission; et vous acquerrez près de mon maître un titre à ses bienfeits qui pourra vous

être utile un jour. Dites-moi donc, je vous prie, quel est cet homme à figure de réprouvé pour qui ses voisins témoignent une sorte d'attention.

Roberspierre.

C'est le ci-devant comte de Mirabeau, le plus grand coquin de l'assemblée, c'est-à-dire de l'univers. Il a un fond d'impudence qui résiste à toutes les hontes possibles; il débite avec emphase de grands mots insignifians, qu'il appelle de l'éloquence; il est lâche comme Tersite, avide comme un juif, et vend ses crimes au plus offrant; il animoit les brigands au meurtre, la nuit du 5 au 6 octobre; en un mot, il est un des faiseurs du Philippe bourgeonné.

A côté de lui vous voyez Laclos, l'infâme auteur du roman des liaisons dangereuses; c'est un de nos plus habiles conjurés; il réunit l'esprit de l'invention à l'audace de la plus insigne scélératesse. C'est l'agent principal du Philippe.

Un peu plus loin, cet homme à figure blême et allongée, au regard si bas, est le soi-disant Chev. d'Oraison; c'est un de ces coquins subalternes voués à l'infâmie, dont

nous nous servons pour corrompre les François. Celui-là a le département des troupes, nous lui donnons de l'argent pour courir les garnisons; il en vole la moitié pour lui ; avec le reste, il excite des insurrections parmi nos troupes, et détruit notre armée ; ses manœuvres nous sont infiniment utiles, car si nos légions avoient été fideles, nous n'aurions jamais pu détrôner le roi et renverser la monarchie Il a failli être pendu plusieurs fois, et il le sera probablement un jour.

Ravaillac.

Comment vous avez détrôné le roi ! étoit-ce donc pour cela que vous avez été députés aux états de la France ?

Roberspierre.

Non sûrement; mais nous avons habilement profité de sa grande bonté pour anéantir son autorité et nous en emparer ; c'est, comme vous voyez, un acte bien pur de patriotisme ; il est vrai qu'on ne pense pas comme nous dans nos provinces, et que nous risquerions d'être pendus, si nous y retournions ; mais nous nous en garderons bien, et nous avons des moyens pour échap-

per à l'ingratitude de nos commettans; nous reviendrons sur cette matiere. Continuons notre examen, je vous conduirai ensuite à l'assemblée, où je vous instruirai de nos principes et de nos opérations.

Damien.

J'en connois déjà une partie qui a étonné l'enfer par sa perversité ; j'en apprendrai le reste avec plaisir. Dites-moi, en attendant, quelle est cette figure ignoble et échaufée, qui est décorée du cordon bleu.

Roberspierre.

C'est le ci-devant duc d'Orléans : un scélérat crapuleux, sans ame et sans courage; il est aussi sot que coquin ; c'est le pantin de la révolution : nous le mettons en avant quand nous en avons besoin ; nous le prônons, l'accusons, le blanchissons tour à tour ; nous en avons fait le banquier de l'assemblée, et il s'est ruiné pour payer les conjurés. C'est enfin un misérable voué à l'horreur et au mépris universel, que nous avilissons en nous en servant, et qui régneroit peut-être aujourd'hui, s'il avoit eu en courage la dixieme partie de ce qu'il a

de scélératesse. A ses côtés est l'infâme avocat *Chabroud,* qui a reçu de lui soixante mille livres pour le justifier de l'horrible crime dont il est généralement accusé, d'avoir été à la tête des brigands la nuit du 5 au 6 octobre, et de leur avoir désigné l'appartement de la reine. Son défenseur, non moins abominable que lui, n'a pas eu de peine à disculper son horrible client. La majorité de l'assemblée étoit décidée à l'absoudre, sachant bien que, si elle l'avoit condamné elle se condamneroit elle-même; mais il n'en est pas moins jugé dans l'opinion publique.

Jacques Clément.

O ciel! vous me faites frissonner! Comment ne craignez-vous pas la vengeance céleste et celle des rois, de vous rendre coupables d'aussi horribles forfaits?

Roberspierre.

Nous ne craignons pas celle de Dieu, car nous n'y croyons pas; notre conduite le prouve : quant aux rois, ils nous inquietent peu, et nous les menons encore plus mal que vous. Vous avez assassiné chacun le vôtre;

nous faisons mieux, nous les proscrivons, les insultons, les menaçons, et nous envoyons chez eux des émissaires pour soulever leurs sujets, les renverser de leurs trônes, même les assassiner s'il est besoin. Nous protégeons une secte vertueuse qui vient de s'établir parmi nous, celle de *la propagande* : sa morale consiste à prêcher nos dogmes par toute l'Europe, pour engager les peuples à secouer le joug du despotisme des monarques; et sa vertu principale, à se destiner pour assassiner tous les rois qui oseront faire la guerre au peuple François.

Ravaillac.

Je vois que nous n'étions que des enfans près de vous, et qu'en fait d'assassinats, vous êtes les premiers hommes du monde. Mais quels sont les personnages que je vois rassemblés à votre droite ?

Roberspierre.

Ce sont, avec Mirabeau et Philippe le rouge, les plus grands scélérats de l'assemblée; ils surpassent tous leurs collegues en noirceur, en hypocrisie, en ingratitude. Vous ne les avez pas connus; ils étoient

dans la boue de votre temps ; notre cour les a élevés et comblés de bienfaits ; ce sont ses plus ardens persécuteurs, l'ingratitude étant devenue la principale vertu de notre patriotisme : ils se nomment *Lameth*, sont le désespoir de nos plus grands frippons, et feront l'étonnement des plus grands criminels. Ils ont à leur suite plusieurs coquins de leur trempe ; le premier, cet homme si gros et de si méchante mine, qui a l'air d'un porte-faix, est le *Vignerot*, ci-devant duc d'Aiguillon : c'est un homme de la plus basse naissance, aussi a-t-il les inclinations d'un crocheteur ; il est aussi stupide que méchant, et n'est sorti de son obscurité que pour avoir été reconnu déguisé en poissarde le 6 octobre 1789, confondu avec les assassins qui assiégeoient le palais de nos rois. Ensuite vient le *Liancourt*, gueusasse à crosser, car il ne se bat jamais ; il est également j....f....., bête et coquin ; il déshonore le nom de la Rochefoucault, et a, dans tou es les occasions, lâchement trahi son roi : il parle avec un ci-devant *baron de Menou*, qui a toutes les qualités de son acolyte ; c'est tout ce qui existe au monde de plus vil et de plus méprisable, c'est la tourbe des coquins ; le moins qui puisse leur arriver,

c'est d'être pendus en place de grêve, par un bon arrêt du parlement, lorsque l'ordre sera rétabli.

Après eux vous voyez les *Noailles*, parmi lesquels celui qu'on nommoit ci-devant vicomte est le plus coquin : le journal politique national les a si bien dépeints dans son N°. 7, qu'il ne reste rien à en dire. Viennent ensuite le *Dubois de Crancé*, le *Sillery*, le *Broglie*, le *Castellane*, le *Custine*, le *math. de Montmorency*, le *Lacoste*, le soi-disant *comte de Renaut*, le *Gouy d'Arcy*, le *Beauharnois* cadet, opprobres de leur nom, ceux qui en ont : tous haïs de la France, et de cette valeureuse noblesse françoise, qui leur rendroit justice en les rejettant de son sein, s'ils ne se l'étoient pas fait eux-mêmes en s'en séparant; les uns, factieux sans moyens; les autres, possédés des démons de la vengeance, de la cupidité et de l'ambition; tous également frippons et ignorans : ils n'échapperont pas au mépris et aux supplices qui les attendent.

Ravaillac.

Par ce que vous nous dites, je dois penser que la noblesse françoise a bien dégénéré.

De mon temps, on ne voyoit pas à la cour de ces Mandrins titrés : des nobles aussi indignes de leur rang sont sans doute nés des laquais de leurs meres, lorsque leurs époux combattoient les ennemis de la France à la tête de nos légions. Comment cette noblesse, que j'ai connue si fiere, a-t-elle choisi d'aussi vils représentans ?

Roberspierre.

C'est à force de bassesses, d'intrigues, de promesses, de dépenses, qu'ils sont parvenus à un honneur dont ils se sont rendus si indignes. Cette noblesse, peu au fait des maneges qui font la science des courtisans, a été trompée, comme vous pouvez le croire. Le charlatan Necker a beaucoup contribué à l'égarer, en la flattant d'un avenir plus agréable. Aujourd'hui, ces ex-seigneurs, forts de la faveur du peuple, bravent leurs commettans, et ne se battent point, quoiqu'on puisse leur dire. Mais quand la législature actuelle, ainsi que leur inviolabilité, sera à leur fin, ils trouveront à qui parler; la noblesse outragée lavera dans leur sang impur l'affront qu'ils lui ont fait.

Ravaillac.

J'en serai charmé ; car, malgré le crime horrible que j'ai commis en tuant le bon roi Henri IV, j'aime encore ma nation, sa gloire et celle de cette brave noblesse, qui a toujours été le plus ferme appui du trône que vous renversez. Continuons cependant notre examen, et dites-moi quel est cet officier dont la figure est si livide et si blême, et qui a l'air si inquiet ?

Roberspierre.

C'est notre général *Mottier*, ci-devant *marquis de la Fayette*, chef des milices parisiennes, des fameux vainqueurs de la Bastille, et révolutionnaire par caractere ; il est ennemi des rois et du sien ; il est fort ambitieux, sans aucun talent, et s'est couvert de honte le 6 octobre. Croiriez-vous qu'il dormoit pendant que les brigands assiégeoient le palais et égorgeoient les gardes du roi ? C'est l'antagoniste de notre féal Philippe ; il es toujours accompagné de quelques aides-de-camp, gens obscurs et ineptes comme lui : un *Jauge*, qui lui fournit de l'argent ; un *d'Arblay*, espece de fou qui lui sert de secrétaire, etc. Au milieu d'eux s'éleve une

grande vilaine figure ; c'est le maire *Bailli*, grand révolutionnaire, fort vain, impudent à l'excès ; et qui, depuis qu'il est revêtu de sa dignité, n'a fait que des coquineries et des bêtises.

Damien.

Je vois que vous êtes gouvernés par des hommes bien recommandables ; ce n'étoit pas la peine de tant calomnier les grands, pour vous mettre sous la férule de nouveaux tyrans, plus méchans et plus coquins mille fois que ceux dont vous vous plaigniez si amerement.

Roberspierre.

Le peuple est, à la vérité, mille fois plus mal qu'il n'étoit ; mais peu nous importe, ce n'est pas son bien que nous cherchons, c'est le nôtre, et nous avions besoin de pareils gens pour parvenir à nos desseins, qui étoient de nous emparer de tout. Mais achevons de parcourir la salle, il est bientôt temps d'aller à l'assemblée. Dans l'angle gauche, vous devez remarquer cette foule d'avocats réunis ; ce sont MM. *Chapellier*, maudit par son pere, *Thouret*, *Camus*, *Target*, *Pethion*, *Reubel*, *Bouche*, *Regnaut d'Angély*, etc.

tous d'insignes brigands, assassins et incendiaires. Près d'eux est un comité de prêtres pervers, parmi lesquels on remarque le juif *évêque d'Autun*, *l'abbé Fauchet*, l'énergumene des démagogues; *l'abbé Syeyes*, à face de puritain, auteur des droits de l'homme; le *curé Grégoire*, surnommé l'indigne prêtre; le *curé de Souppes*; l'imbécille *dom Gerle*, chartreux apostat; ce curé simoniaque et caffard, affublé d'une calotte grasse, appellé *l'abbé Gouttes*, et ce grand abbé au cou tors, nommé *l'abbé du Bignon*: tous ces infâmes prêtres ont vendu leur ordre et leur religion pour de l'argent.

Dans le grouppe qui les suit, vous remarquez sans doute la figure hideuse d'un pâtibulaire, c'est le conseiller *Rœderer*, un des plus vils scélérats qui existe; il a l'ame d'un Desrues, sans en avoir le courage. Vient ensuite un petit drôle, nommé *Duquesnoy*, bien impudent, bien bavard et bien frippon; il pille de toutes manieres, et prostitue sa petite bégueule de femme pour de l'argent. En suivant, vous voyez un autre grouppe composé de l'excrément de la nation; ce sont nos libellistes et faiseurs de journaux à gages: les plus ignorans et les plus coquins sont le

petit *Garat*, le *Brissot*, le *Marat*, le *Carrat*, le *Gorsas*, le *Desmoulins*, etc. Nous nous servons de cette vile canaille pour prôner nos travaux, calomnier nos ennemis, et échauffer le peuple : chaque jour on lui débite des projets de contre-révolution; on le menace de la vengeance des aristocrates; et par ces honnêtes moyens, nous le maintenons dans sa rébellion, son aveuglement, et son respect pour nous.

La derniere troupe que vous voyez si agitée, est composée des agioteurs, des capitalistes, et de toutes les sang-sues du peuple. Remarquez quelle avidité, quelle inquiétude sont exprimées sur leurs figures; ils redoutent furieusement la banqueroute, qui leur feroit regorger les sommes immenses qu'il ont volées à l'état. Vous voyez à leur tête le petit *Laborde*, et l'épais *le Couteux*, aussi stupide que frippon; il s'est fait faire colonel de la milice nationale de Paris, pour se soustraire à la vengeance du peuple : lorsque détrompé, il viendra à reconnoître que les nobles, qu'on a dévoués à sa haine sous le nom d'*aristocrates*, ne sont pas ses ennemis, mais bien ces agioteurs, capitalistes et marchands d'argent, qui sucent le sang de l'état sans

rien lui rendre dans ses besoins ; le peuple, dis-je, désabusé, ira fouiller dans les caves de ces voleurs privilégiés, reprendra le numéraire de l'état qui y est caché, et fera justice de cette espece d'hommes vils et barbares. Leur cortege est composé de tous les accapareurs d'effets et d'argent, parmi lesquels vous voyez un *Lusignan*, qui se prétend descendre des anciens rois de Jérusalem, mais qui, à en juger par les sentimens, descend plutôt d'un laquais : il a lâchement abandonné son roi et sa légion la nuit du 5 au 6 octobre, et s'est déshonoré pour jamais. Après lui vous trouvez un *Montesquiou*, non moins avide que le premier, et qui a aussi bassement abandonné son roi, dont il tenoit un bienfait unique, celui d'avoir obtenu le nom de *Fezensac*, qui l'élevoit à l'honneur bien peu mérité de descendre de nos rois.

Enfin, pour terminer, vous voyez ici rassemblés les hommes les plus pervers et les plus vicieux de la terre; et c'est ainsi qu'il faut être pour figurer dignement dans une aussi belle révolution que la nôtre.

Damien.

A en juger par ce que vous me dites et par

ce que je vois, elle doit faire le bonheur de la France et l'admiration de la terre; mais vous ne m'avez presque rien dit de votre président : ce doit doit être un homme bien distingué, puisqu'on lui a décerné l'honneur de commander à des hommes aussi grands, aussi vertueux que ceux qui se trouvent ici !

Roberspierre.

Vous avez raison, mon oncle; je vous l'ai déjà dit, c'est un homme du plus grand mérite. Il étoit, comme moi, un petit avocat de province; maintenant c'est le personnage le plus éminent : il a déployé ici une scélératesse, une férocité, une impudence qui ne peuvent se dépeindre, et que personne n'égalera jamais. Quant à moi, mon panégyrique seroit mal placé dans ma bouche; je suis un des moins méchans et des moins avisés de l'assemblée; on ne peut me reprocher que mon ignorance et mon ingratitude envers mon bienfaiteur l'évêque d'Arras et son ordre. Vous conviendrez que c'est une misere, et que je ne suis pas encore digne des honneurs dont jouissent mes dignes confreres.

Damien.

Vous venez, mon neveu, de me faire pas-

ser une heure délicieuse. (*S'adressant à MM. Jacques Clément et Ravaillac.*) Mon neveu me paroît un déterminé coquin. — Je vois que vous joignez beaucoup de mérite à une grande modestie ; votre entretien me charme, mais il excite ma curiosité, et je vous prie de la satisfaire sur plusieurs objets qui me restent encore à connoître. Je voudrois savoir quel est cet uniforme de mauvais goût que porte votre *la Fayette*, et qui vêtit les soldats mal torchés qui gardent la porte de votre club? De mon temps, la garde, dans Paris, étoit confiée aux gardes-françoises : en place de leur superbe uniforme, je n'en vois qu'un bien maussade sur des soldats qui ressemblent à ces malheureux *tristes à pattes* qui faisoient le guet de la capitale.

Roberspierre.

On ne peut faire des remarques plus sensées ; mais vous chercheriez en vain des gardes-françoises, ils n'existent plus.

Damien.

Comment! ils n'existent plus?

Roberspierre.

Non, vous dis-je. C'étoit, j'en conviens, un

un superbe corps de parade ; mais en cela consistoit toute sa gloire : il n'avoit jamais rien valu devant l'ennemi : nous le savions bien, et nous les avons traités en conséquence. C'est par les gardes-françoises que nous avons fait la révolution. Nos séductions, nos flagorneries, mais sur-tout l'or et les filles que nous leur avons distribués, ont décidé leur patriotisme : ils se sont subitement révoltés contre le roi, et nous ont aidés à prendre les Invalides et la Bastille, qui étoient sans défense. Les horreurs qu'ils y ont commises, nous les avons qualifiées de faits glorieux, d'actes de patriotisme ; nous avons applaudi à leurs excès et à leur lâcheté ; nous les avons loués, protégés ; et des scélérats qui auroient dû expirer sur la roue, nous les avons proclamés les soutiens de la patrie, les défenseurs de la liberté : je crois que cela est fort honnête ; mais, ce qui n'a jamais eu d'exemple, c'est que nous les avons décorés d'une médaille d'or, attachée à un ruban ridiculement bigarré de trois couleurs, que nous nommons ruban national (car chez nous le goût n'est pas moins épuré que les mœurs) ; et nous avons la gloire unique d'être les premiers, dans le annales du monde, qui aien

décerné au crime une distinction publique. Il est vrai que toute l'Europe et la saine partie des François ne regardent cette infâmie qu'avec horreur ; mais ceux qui la reçoivent s'en glorifient, le peuple les considere, et c'est-là tout ce qu'il nous faut : par-là les brigands se plaisent et s'affermissent dans leur rébellion, et nous aident à contenir le peuple quand il se trouve disposé à murmurer contre nous. Depuis que la révolution est faite, nous en avons formé une milice, que nous nommons la milice soldée, forte de huit mille hommes, dont trois mille officiers, tambours, porte-drapeaux, porte-flammes, etc, destinée à défendre Paris contre les entreprises des aristocrates, que nous ne craignons pas ; mais sur-tout pour s'opposer à une contre-révolution, que nous redoutons bien sincerement, et qui ne peut manquer d'être l'effet prochain de nos coquineries et de nos bévues. Au reste, cette milice est la troupe la plus mal tenue et la plus mauvaise que l'on puisse trouver; car elle est composée des débris des gardes-françoises et de tous les déserteurs de l'armée royale : malgré cela, elle coûte à l'état plus qu'une armée de vingt mille hommes ; mais peu nous importe, ce

n'est pas nous qui la payons ; et l'état ne peut acheter trop cher notre sûreté et nos travaux.

Damien.

Avec une milice si formidable, votre police doit être admirable, et on doit vivre bien tranquillement dans Paris.

Roberspierre.

C'est ce qui vous trompe, on n'a jamais été moins sûr de sa vie ni de ses propriétés ; car des brigands n'ont rien à redouter de leurs pairs. On pille, on assassine ouvertement ; mais comme ces excès ne tombent que sur les aristocrates, et qu'ils ne nous atteignent jamais, nous les tolérons. Au surplus ces maux passagers sont une suite nécessaire de notre belle régénération, qui consiste principalement dans l'abaissement des grands et la licence du peuple. A cet établissement civique nous en avons joint un autre, celui des milices bourgeoises, qui est singulierement utile. Nous comptons maintenant deux millions d'hommes armés en France, et Paris en a pour son compte vingt-quatre mille, indépendamment de la milice soldée.

Damien.

Cela est vraiment admirable; mais l'état doit se ruiner pour entretenir une armée si nombreuse.

Roberspierre.

Vous vous mocquez, ce sont nos badaux de bourgeois qui se ruinent pour paroître dans un équipage grotesquement militaire; l'or, la soie, les vernis brillent dans tous leurs équipemens; ils font des dépenses énormes pour jouer des farces guerrieres, et ils se croyent les premiers hommes du monde quand ils ont pu parcourir les boueuses rues de Paris précédés de trente tambours, et qu'ils ont hurlé quelques commandemens. Vous ne pouvez pas voir un spectacle plus ridicule : ici, c'est un cordonnier qui est le colonel, et qui parle de son tire-pied quand il faut dire *à droite* : là, c'est un sauteur de l'opéra ou des boulevards qui est major, et qui fait un entrechat lorsqu'il s'agit de marcher en avant : pour être court, c'est la ligue en uniforme bleu; du reste, ils sont insolens, fanfarons, parce qu'ils ne rencontrent aucuns ennemis; mais toute l'armée Parisienne, et

son général en tête, fuiroit devant un régiment de hussards. Telle est cette belle institution ; nous nous en mocquons, ainsi que tous les honnêtes gens, mais nous les soutenons parce qu'ils nous soutiennent, et nous exaltons leur vanité afin qu'ils nous empêchent d'être pendus, lorsque le peuple désabusé voudra nous punir de nos coquineries.

Damien.

Je vois que vous êtes sublimes en tout genre, et les rois devroient bien envoyer leurs enfans à votre école pour apprendre à gouverner.

Roberspierre.

Ils témoigneroient en cela beaucoup de sagesse, et ne pourroient mieux faire ; mais n'avez-vous pas entendu parler de notre belle fédération ? Des députés en uniforme, venus de toutes les parties de la France, étoient mandés pour faire le serment d'être fideles *à la nation*, *à la loi* et *au roi* (attendu que le serment que toute la France avoit prêté à ce bon roi, lors de son sacre, ne valoit plus rien, selon nos opinions) ; notre projet étoit d'exciter toutes les provinces à partager

les fureurs des badauts de Paris ; mais nous avons été déjoués ; ces maudits fédérés, au lieu de répondre à nos vues, ont apporté dans la capitale des sentimens si royalistes, si peu patriotiques ; ils ont tellement été indignés de l'esprit de discorde, de malfaisance et d'indécence qu'ils ont vu régner dans l'auguste sénat, qu'ils se sont expliqués de façon à nous inquiéter; nous les avons prudemment désarmés pour aller au champ de Mars, et bientôt après renvoyés dans leurs foyers. Il ne nous arrivera pas de si-tôt de convoquer une semblable fédération ; elle seroit notre dernier jour ; car nous savons à n'en pouvoir douter que les provinces sont très-mécontentes. Depuis cette époque nous avons changé de batterie, et nous donnons aux parisiens des spectacles moins dangereux pour nous. Un entr'autres mérite d'être cité par sa platte ridiculité. Quelques soldats nationaux, croyant entrer sans résistance dans la ville de Nancy, furent tués sans s'y attendre par des Suisses rébelles dans un mauvais genre, puisqu'il n'étoit pas le nôtre ; leurs compagnons se sont enfuis jusques chez eux sans s'arrêter. Etonnés de ce fameux exploit, tous les soldats nationaux, singuliérement

ceux de Paris, ont voulu transmettre à la postérité un si glorieux événement : et attendu que les soldats françois nationaux sont au moins les égaux d'autant de rois, trente mille hommes sous les armes ont fait célébrer un service solemnel pour le repos des ames des défunts, et sur-tout pour le triomphe de la vanité des vivans. Ils ont porté des crêpes à leurs bras et à leurs épées, et depuis ce tems ils se croyent tous des Césars. Vous devez sentir qu'à la premiere action où il périra cent soldats nationaux, non seulement la France, mais toute l'Europe portera le deuil, et fera des services en plein champ pour déplorer une perte si fatale à l'humanité. Au reste, cette pompe funebre, qui n'a jamais été accordée à aucun triomphateur, atteste la dégradation des françois et la dépravation de leurs mœurs ; ils ont échangé leur amour pour la gloire contre les hochets d'une méprisable vanité ; c'est précisement ce qu'il nous faut. Mais c'est assez nous arrêter, il faut nous rendre au manege, où se tiennent les séances de la plus auguste assemblée de l'univers, comme on peut en juger par sa composition.

Damien.

Comment, mon neveu, on a placé l'auguste sénat dans une écurie ?

Roberspierre.

Rien n'est plus vrai, et grand nombre de nous se croient encore chez eux; mais le lieu n'y fait rien, c'est à la besogne qu'il faut faire attention.

Damien.

Je me le promets bien; dites-moi toujours, chemin faisant, est-ce que votre assemblée seroit totalement composée de scélérats, de coquins aussi abominables que ceux dont vous nous avez fait le portrait ?

Roberspierre.

Non pas tout-à-fait. Nous divisons sentimentalement le sénat en trois parties. Les scélérats, qui composent la majorité, et qui font tout; les imbécilles, qui n'y voient goutte, et que nous menons par le nez ; et les honnêtes gens, que nous n'écoutons pas et qui ne peuvent rien. Parmi ces derniers, il y a deshommes très-recommandables, pleins

d'honneur, de probité, de courage, de lumieres, et d'une véritable éloquence. Ces gens-là, tous aristocrates, font notre désespoir et l'admiration de tous les honnêtes gens. Nous sommes écrasés sous le poids de leurs vertus et de leurs talens ; mais nous nous en vengeons en les calomniant, en les dénonçant au peuple comme ses ennemis, en les empêchant de parler lorsqu'ils veulent dévoiler nos crimes, révéler notre turpitude, et proposer quelques décrets qui pourroient sauver l'état; ce qui est directement contre notre intérêt. — Parmi ces preux, dont les noms seuls sont un éloge complet, on distingue, MM. de Cazalez, l'abbé Maury, le vicomte de Mirabeau, Guilhermi, Laqueille, Foucault, Montlozier, Lamberty, Faucigny, d'Esprémesnil, Toulouse Lautrec, d'Ambly, d'Ormesson, Beauharnois, l'aîné, &c. Aujourd'hui ils sont persécutés ; mais à la fin le mérite triomphe des attentats du vice, et vous les verrez un jour, pour notre malheur, les idoles du peuple, et les premiers hommes de la monarchie. Nous voici maintenant à l'assemblée, entrons ; je vais vous placer avec vos confreres à côté de moi. Vous serez à portée de tout voir et de toute entendre.

Damien.

Comment, mon neveu, nous placer sur les bancs des députés ! vous avez sans doute oublié que nous ne le sommes pas.

Roberspierre.

Cela n'y fait rien, vous ne serez pas déplacés en occupant, comme nous, le côté gauche. Cette petite supercherie est une des nombreuses fraudes patriotiques que nous nous permettons souvent, pour augmenter le nombre de nos votans; toujours dans la vue du bien public.

Damien.

Je ne résiste pas à d'aussi bonnes raisons, et nous vous suivrons avec plaisir. Mais, bon dieu, quel tintamare se fait entendre ? Mes oreilles sont étourdies, et je me sens suffoqué par une odeur âcrement fétide qui empoisonne.

Roberspierre.

C'est un petit inconvénient inséparable d'une grande affluence. Indépendamment de nos ames qui transpirent fortement, ces

tribunes bruyantes, que vous voyez, sont remplies de toute la canaille de Paris, que nous soudoyons pour nous applaudir, intimider ou huer nos ennemis, et les empêcher de se faire entendre. Cela vous explique assez ce qui fait le sujet de votre étonnement.

Damien.

Je vois que vous ne négligez rien, et que la prudence de vos collégues égale leurs autres vertus. Mais venons au fait. Vous m'avez promis de m'instruire de votre morale, de vos principes, de vos actions; et vous savez que c'est là l'objet principal de ma mission.

Roberspierre.

Je suis prêt de vous satisfaire, et vous ne serez pas moins émerveillé de ce qui vous reste à apprendre, que vous l'êtes de ce que vous connoissez. Je ne vous redirai pas ce que vous ont déja communiqué nos vertueux confreres, morts depuis l'ouverture des états. Vous êtes depuis long-temps informé du caractere de bonté du roi, de la foiblesse de son conseil, de la trahison du *scélérat de Genève*, de la défection des troupes, de la

perfidie de *Cartouche Capet*, et des lâches courtisans qui entouroient le monarque ; de toutes les causes, enfin, qui ont amené notre belle révolution, sans que notre méchanceté pût en prévoir les horribles effets. Egarés par l'ambition et la cupidité, voyant que le roi ne défendoit pas sa couronne, nous avons formé le projet de la placer au-dessus de l'assemblée, et nos succès ont surpassé nos espérances. Une fois arrivés à ce point, nous avons décidé d'abattre la royauté et de détruire la monarchie. Nous sommes, comme vous voyez, en assez bon chemin ; nous voulons donc être rois, et piller l'état à notre gré. Voilà la base fondamentale de notre plan, que nous avons nommé habilement *Constitution*. Ce mot a tourné toutes les têtes ; et le françois, que nous prenons un plaisir souverain à tromper, s'est imaginé, sur notre parole, que ce mot, qui ne signifie autre chose que l'ensemble des loix fondamentales d'un état, n'existoit pour lui que depuis l'horrible anarchie qu'ont enfantée nos ridicules conceptions.

Damien.

Je ne croyois pas les françois si ignorans,

d'imaginer qu'ils n'aient pas eu de constitution avant votre fatale mission, eux dont la monarchie subsistoit avec gloire, excitoit la jalousie de toutes les nations depuis 1400 années.

Roberspierre.

Tels sont-ils cependant; au reste, notre grande habileté, comme je vous l'ai dit, consiste à tromper le peuple. Nous le ruinons en lui persuadant que nous faisons tout pour lui : il en arrivera ce qu'il pourra. Il nous obéit, nous soutient; nous sommes contens.

Jacques Clément.

Gare le réveil. J'ai lu dans une vieille chronique de mon couvent que certains états de la France, qui avoient travaillé dans votre sens, avoient mal fini, et qu'un grand nombre de députés avoient été pendus ou massacrés par le peuple.

Roberspierre.

Je ne suis pas tout-à-fait sans inquiétude; mais la corruption de nos mœurs me rassure bientôt. Des coquins tels que nous n'ont plus rien à craindre en France. On y fait maintenant tant de cas de la justice et de la

vertu, qu'à Versailles, l'année derniere, le peuple a délivré de la roue, où on le conduisoit, un malheureux qui avoit assassiné son pere. Mais reprenons notre constitution. Je viens de vous dire que le point fondamental est la destruction de la royauté, et l'établissement d'une république dont nous voulons être les chefs. Les accessoires sont l'anéantissement de la religion et du clergé, l'anéantissement de la noblesse, celui de la magistrature, de tous les ordres et de tous les corps; la violation de tous les droits et de toutes les propriétés, la subversion totale de la justice, la perversion des mœurs, la liberté indéfinie du peuple, l'égalité, etc., et cent autres découvertes admirables que nous avons faites pour fonder et affermir le nouveau gouvernement que nous avons imaginé.

Damien.

A ce que je vois vous n'avez rien laissé en place, et vous avez imité ces tartares conquérans de la Chine, qui détruisirent et mutilèrent tout chez les vaincus, jusqu'aux monumens publics qui attestoient la gloire et l'ancienneté de la nation.

Roberspierre.

Cela est évident, mais il le falloit pour en venir à nos vues; comment auriez-vous voulu que nous laissassions subsister quelques usages de ce gouvernement barbare, dans lequel de mauvais avocats ne pouvoient parvenir à rien. Vous devez sentir qu'il n'y avoit rien de bien fait avant nous.

Damien.

Je le pense; et à en juger d'après vos œuvres, tous les législateurs des temps passés étoient de fiéfés ignorans près de vous.

Roberspierre.

Cela s'appelle raisonner parfaitement. Nous trouvions mauvais, avec raison, que des rois comme nous ne fussent pas nobles, et n'eussent pas de pain à manger; il falloit donc nous élever et nous enrichir, deux points fondamentaux de notre admirable constitution. Ne pouvant nous faire nobles, nous avons détruit et aboli toute espece de noblesse, de féodalité, de distinction, d'armoiries; nous avons déclaré tous les françois égaux; et ne pouvant être au niveau de per-

sonne, nous avons mis tout le monde à notre niveau. Pour accabler et détruire radicalement cette noblesse que nous craignons, et qui nous fait tant d'envie, nous avons supprimé tous les droits honorifiques, ainsi que les droits utiles dont les trois-quarts sont supprimés sans indemnité; le reste, soumis à un rachat très-au-dessous de la valeur, restera de même sans indemnité, parce que nous avons armé les paysans, devenus les égaux de leurs seigneurs, et qu'on ne fait pas payer des gens qui ont des bras et des armes. A ces louables réglemens nous avons ajouté la suppression des droits d'aînesse, des chapitres, et de tout ce qui pouvoit conserver une noblesse qui maintenant est *sans ressource*.

La religion est à-peu-près détruite; elle est d'un entretien trop cher, sujette à des excès de fanatisme qui pourroient nuire à celui de la liberté que nous avons introduit; elle nourrit une foule de prêtres inutiles qui sont essentiellement nos ennemis, et enseigne une morale un peu trop opposée à la nôtre: bref, elle nous choquoit sous tant de rapports que sa destruction a été jugée nécessaire; en conséquence, nous

nous nous sommes emparés de tous les biens du clergé, même des fondations particulieres; nous nous sommes assurés par-là l'attachement des capitalistes, qui ont vu dans cette odieuse spoliation l'assurance de leur créance; celui des municipalités, qui y ont trouvé des moyens infaillibles de s'enrichir eux et leurs familles, soit dans l'administration de ces biens, soit par les procédés de vente; et nous, une grande ressource pour alimenter les énormes dépenses que nous faisons afin de nous maintenir dans notre usurpation du pouvoir souverain.

La magistrature; nous la redoutions ainsi que ses jugemens; toutes les cours souveraines étoient devenues nécessairement nos ennemies; en supprimant la vénalité des charges, en ôtant la nomination des places au roi, et la donnant au peuple, nous nous vengions, nous nous assurions le suffrage de ce peuple qui ne peut moins faire pour nous que de nous nommer aux premieres places de la judicature, et au lieu d'être exposés à être écartelés ou roués par un bon arrêt de parlement, ce sera nous qui jugerons nos envieux et nos maîtres. Vous voyez que nous nous entendons en affaires.

La violation de toutes les propriétés n'étoit pas moins essentielle ; il falloit ruiner tous les grands pour les abattre ; faire énormément payer tous les riches, pour nous concilier la faveur du peuple, et prendre tous les moyens de faire passer dans nos mains les richesses que nous enlevions aux autres. Il est vrai que le peuple n'en sera que plus misérable, parce qu'il n'avoit que son industrie pour vivre, et que personne ne peut plus payer l'industrie ; mais peu nous importe. Nous serons riches, puissans ; notre despotisme sera bien établi ; nous n'aurons plus rien à craindre.

Damien.

Je le souhaite ; mais lorsque j'étois laquais, et que je servois à table, j'ai entendu dire à des savans, que la faveur populaire étoit peu stable, et que presque tous les démagogues ont fini malheureusement. Voyez déja le charlatan Necker, et bientôt les charlatans Bailly, et de la Fayette (car on dit qu'ils perdent chaque jour de leur faveur).

Roberspierre.

Vos savans ne savoient ce qu'ils disoient,

et nous prouvons le contraire, puisque le peuple nous laisse subsister, après tous les attentats que nous avons osé commettre. Observez cet homme qui s'avance vers le président du sénat, c'est l'honnête président du *comité des recherches*; vous souriez à la délicatesse de l'expression : oh ! nous savons vivre; cette moderne inquisition est une des plus jolies inventions que nous ayons faites ; elle nous sert à tout espionner, à découvrir tous les complots qu'on peut former contre nous, à dénoncer ceux qu'on ne forme pas ; c'est un moyen sûr de perdre tous nos ennemis, que nous emprisonnons, persécutons et détruisons, sous l'honnête prétexte de défendre notre sublime constitution.

Jacques Clément.

Comment ! un comité d'inquisition en France au moment que vous prétendez établir la liberté, et que vous en faites la base de votre nouvelle cuisine. Je n'aurois jamais cru le françois assez stupide pour être la dupe de tant de honteuses jongleries.

Robespierre.

Vous pourriez avoir raison en un sens ;

mais notre habileté pourvoit à tout. Au surplus, vous voyez assez clair dans nos affaires pour ne plus être étonné de rien. Nous ne négligeons aucune précaution pour donner à la France une bonne constitution, bien légalement établie ; nous n'admettons aucune protestation, nous jugeons rigoureusement, nous supplicions ceux qui restent fideles au roi, nous délivrons les malfaiteurs qui pensent comme nous, et qui travaillent dans le sens de notre révolution ; c'est-à-dire, qui assassinent les aristocrates, pillent leurs possessions, incendient leurs châteaux ; par-là nous amassons beaucoup d'argent, et nous acquérons beaucoup de gloire.

Damien.

Je vois que vous êtes d'habiles tyrans, et que vous le serez aussi long-tems qu'on vous laissera faire ; mais où prenez-vous tout l'argent que vous dépensez.

Roberspierre.

Belle demande ! Dans le trésor public ; dans la masse énorme de papier-monnoie que nous fabriquons ; nous savons bien que

ces horribles déprédations ameneront une banqueroute qui détruira l'empire ; peu nous importe, nous serons riches, et d'ici là nous nous mettrons en sûreté. Nous allons bientôt mettre la derniere main à notre glorieuse besogne, en avilissant entiérement notre roi, en le perdant dans l'esprit du peuple ; déja nous lui avons donné des ministres de notre bord, gens obscurs, sortis de la poussiere, et qui nous sont vendus ; mais le grand travail qui nous reste à faire, c'est de perdre la reine ; nous craignons son courage et son énergie ; nous avons beau la calomnier, lui supposer tous les vices que nous avons, nous ne pouvons entiérement convaincre le peuple (car je ne comprends pas sous ce nom les scélérats de la capitale). Elle nous accable par sa grandeur d'ame, par les vertus réelles qu'elle posséde ; elle est aussi grande dans le malheur, que nous sommes lâches et cruels dans notre criminelle prospérité, et de toutes parts nous apprenons que si nous osons attenter aux jours de l'infortunée héroïne, tous les souverains de l'Europe nous feront expier par d'horribles supplices les crimes affreux dont nous sommes coupables. Ces diables de rois dérangent étrangement nos pro-

jets. Nous faisons néanmoins tout notre possible pour les mettre à mal ; nous envoyons des émissaires pour soulever leurs peuples contre eux ; en un mot, si nous ne réussissons pas complettement, ce n'est pas notre faute ; car nous ne négligeons aucun moyen, et je ne crois pas qu'on ait jamais poussé plus loin que nous le rafinement de la scélératesse, et les horreurs du crime. Vous, MM. les Cartouches, les Mandrins, les Desrues, n'étiez que de petits garçons près de nous.

Damien.

Je le pense comme vous ; mais c'en est trop, je ne peux plus long-tems contenir mon indignation, et vous me faites horreur, tout damné que je suis. Vous avez réalisé l'enfer sur la terre. Je pleure sur la ruine de ma malheureuse patrie, et je ne peux soutenir plus long-temps l'horrible indécence et la perversité qui régnent dans votre assemblée, la plus infâme sans doute qui soit dans l'univers. Je retourne avec mes compagnons vers le diable, qui nous a envoyé, lui défier de trouver dans son noir empire des démons assez pervers, assez méchans, je ne dirai pas pour inventer

des crimes comme les vôtres, mais pour exécuter ceux que vous avez conçus.

Adieu; mon maître n'adoptera jamais les loix ridicules et abominables que vous ont dictées vos cœurs gangrenés et dévorés par la rage; vous culbuteriez son empire comme vous avez culbuté le vôtre. Je lui rendrai un compte fidele de toutes les horreurs que vous m'avez fait connoître, et je vais retenir pour vous et vos complices une place distinguée, où vous puissiez expier vos incroyables forfaits, lorsque la patience lassée des François et la justice divine auront délivré la terre de monstres tels que vous. Adieu; je vous renie pour mon neveu: puissent les familles de tant de scélérats renier de même ces infâmes brigands, corrupteurs et assassins, et les dévouer, dès cette vie, à l'opprobre et aux derniers supplices qui les attendent dans l'autre!

Les trois régicides abandonnent l'assemblée: le *grand Roberspierre*, bientôt revenu de sa surprise, retourne aux jacobins avec ses féaux, pour y faire des motions contre les *aristocrassiques* bienfaiteurs.